



HAL
open science

Des partis paradigmatiques. “ LaPalombara & Weiner ”, “ Lipset & Rokkan ” et la science normale du politique dans les années 1960

Francisco Roa Bastos

► To cite this version:

Francisco Roa Bastos. Des partis paradigmatiques. “ LaPalombara & Weiner ”, “ Lipset & Rokkan ” et la science normale du politique dans les années 1960. *Revue Française de Science Politique*, 2017, 67 (1), pp.97. 10.3917/rfsp.671.0097 . hal-03940700

HAL Id: hal-03940700

<https://paris1.hal.science/hal-03940700v1>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DES PARTIS PARADIGMATIQUES

« LaPalombara & Weiner », « Lipset & Rokkan » et la science normale du politique dans les années 1960

Francisco Roa Bastos

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « [Revue française de science politique](#) »

2017/1 Vol. 67 | pages 97 à 119

ISSN 0035-2950

ISBN 9782724635096

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2017-1-page-97.htm>

Pour citer cet article :

Francisco Roa Bastos, « Des partis paradigmatiques. « LaPalombara & Weiner », « Lipset & Rokkan » et la science normale du politique dans les années 1960 », *Revue française de science politique* 2017/1 (Vol. 67), p. 97-119.
DOI 10.3917/rfsp.671.0097

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DES PARTIS

PARADIGMATIQUES

« LAPALOMBARA & WEINER », « LIPSET & ROKKAN »
ET LA SCIENCE NORMALE DU POLITIQUE DANS LES ANNÉES 1960

Francisco Roa Bastos

« L'étude des définitions successives des partis devrait restituer l'état de la conjoncture politique et intellectuelle dans laquelle elles sont produites. »¹

Cet article propose de revenir, dans une perspective de sociologie des sciences, sur la fabrication et les conditions de possibilité de deux « classiques » de la science politique et de l'étude des partis, publiés coup sur coup il y a tout juste cinquante ans : *Political Parties and Political Development*², dirigé par Joseph LaPalombara et Myron Weiner, et *Party Systems and Voter Alignments*³, dirigé par Seymour Lipset et Stein Rokkan.

On peut affirmer sans trop de risque que, pour la très grande majorité des politistes, ces deux duos de patronymes sont aujourd'hui des repères communs. Dans un cas, « LaPalombara & Weiner » est devenu synonyme de définition minimale des partis politiques, considérés comme des organisations durables (dans le temps) et ramifiées (dans l'espace), dont les *leaders* cherchent à exercer le pouvoir plutôt qu'à l'influencer, et sont en lutte pour le soutien populaire sous diverses formes⁴. Dans l'autre, « Lipset & Rokkan » renvoie à la « théorie des clivages », modèle génétique qui fait des partis politiques l'expression et la traduction (plus ou moins directe) de conflits sociaux résultant de deux « révolutions » fondamentales, « nationale » et « industrielle »⁵. Ces ouvrages collectifs contiennent par ailleurs d'autres contributions célèbres à la théorisation des partis politiques, comme celle de Giovanni Sartori sur la structuration des systèmes pluralistes de partis⁶ ou celle dans laquelle Otto Kirchheimer introduit son concept de « *catch-all party* »⁷.

Qu'on les adopte ou qu'on les adapte, les définitions et les modèles proposés dans ces ouvrages sont devenus aujourd'hui des « passages obligés » dans la formation du politiste, et à plus forte raison dans l'étude des organisations partisanses. En ce sens, ils ont été depuis longtemps discutés et critiqués, tout en demeurant des références à tous les sens du terme, c'est-à-dire à la fois des entrées bibliographiques incontournables et des modèles établis de

1. Michel Offerlé, *Les partis politiques*, Paris, PUF, 1987, p. 18.

2. Joseph LaPalombara, Myron Weiner (eds), *Political Parties and Political Development*, Princeton, Princeton University Press, 1966 (ci-après *PPPD*).

3. Seymour Lipset, Stein Rokkan (eds), *Party Systems and Voter Alignments. Cross-National Perspectives*, New York, The Free Press, 1967 (ci-après *PSVA*).

4. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 4.

5. Lipset, Rokkan, *PSVA*, p. 35-50.

6. *PPPD*, p. 137-176.

7. *PPPD*, p. 177-200.

définition des partis politiques, à prendre en compte ne serait-ce que pour les amender ou les dépasser.

Mon propos s'écartera cependant de ces discussions sur la « bonne » définition qu'il convient de donner aux partis politiques. Je ne chercherai pas non plus à répondre (en tout cas pas directement) à la question épistémologiquement très pertinente de savoir s'il est simplement possible de définir scientifiquement l'objet « parti politique »¹. Mon but est plus modeste : il s'agit ici de reconstituer la sociogenèse de ces définitions particulières produites au même moment. L'objectif n'est donc pas d'évaluer une nouvelle fois la pertinence de ces définitions des partis. Il s'agit plutôt d'étudier, à travers elles, comment certains savoirs scientifiques s'imposent concrètement comme des savoirs « classiques » en science politique, c'est-à-dire connus et reconnus, et par là de mieux comprendre comment se construit la « science normale » de la politique et des partis.

Pour cela, cet article s'attache à resituer ces définitions dans *tous* leurs contextes, à la fois intellectuels et matériels, pour contribuer à l'histoire sociale de ces idées particulières.

Du point de vue des contenus, il s'agit d'abord de replacer ces savoirs dans l'espace des discours théoriques et plus largement au sein des « paradigmes » de la science politique de leur époque, principalement ceux de l'approche dite « fonctionnaliste » du politique (dans ses variantes systémiques), combinés à ceux du « behavioralisme ». Dans la controverse qui oppose ceux qui pensent qu'on peut effectivement parler de « révolutions scientifiques », au sens de Thomas Kuhn, pour qualifier ces approches théoriques et ceux qui jugent que le terme est ici galvaudé, on prend donc position pour la première branche de l'alternative. On considère en effet que ces courants et leurs postulats théoriques ont changé durablement la nature des problèmes et des recherches menées au sein d'un groupe scientifique dominant, ce qui est bien l'une des définitions de la « révolution scientifique » pour T. Kuhn². Pour lui, un « paradigme » est ainsi d'abord et avant tout un ensemble de modèles théoriques et de règles méthodologiques qu'un groupe scientifique se donne et revendique (notamment en les « labellisant » sous des appellations plus ou moins stabilisées). Ces théories sont présentées et utilisées comme un ensemble de propositions pouvant former la base d'une série d'« énigmes » scientifiques, et donc de travaux et d'expériences dans lesquelles le groupe s'engage durablement pour tenter de les résoudre. Ce mouvement se traduit par la consolidation d'une « science normale », et par l'institutionnalisation du groupe engagé dans sa production³. Si ces paradigmes sont parfois accompagnés de « découvertes fondamentales » en sciences de la nature, celles-ci n'ont rien d'obligatoire : les paradigmes constituent avant tout des mises en récit et des représentations subjectives du monde⁴. Les « révolutions » scientifiques ultérieures consistent alors pour un groupe concurrent à proposer de nouvelles mises en récit et représentations face à cette « science normale » institutionnalisée, et à s'imposer (socialement) en imposant (discursivement) de nouveaux paradigmes. T. Kuhn lui-même insiste sur l'importance de cette concurrence entre groupes scientifiques pour expliquer les renouvellements des paradigmes, qui ne reposent jamais simplement sur la cohérence interne des théories.

1. M. Offerlé, *Les partis politiques*, op. cit., p. 18.

2. Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008 (1^{re} éd. : 1962).

3. T. Kuhn, *ibid.*, p. 29-44.

4. T. Kuhn, *ibid.*, p. 21-24. Thomas Kuhn y explique notamment comment les révolutions scientifiques modifient avant tout l'« imagination scientifique » et transforment les représentations du monde.

« La concurrence entre des fractions du groupe scientifique est le seul processus historique qui amène jamais réellement le rejet d'une théorie précédemment acceptée et l'adoption d'une autre. »¹

En ce sens, il n'est pas exagéré d'estimer qu'il a existé un groupe d'« adeptes scientifiques » revendiqués du systémisme fonctionnaliste et du behavioralisme en science politique (et dans des disciplines connexes) qui se sont donnés des modèles théoriques et des méthodes adaptées : des « paradigmes ». Ceux-ci se sont imposés durablement en même temps que leurs auteurs, notamment aux États-Unis dans les années 1950 et 1960, mais aussi bien au-delà. Cet article montre comment les définitions et prises de positions contenues dans *PPPD* et *PSVA* s'insèrent dans ces paradigmes.

Mais il ne suffit pas de resituer ces ouvrages dans l'espace des discours pour comprendre leur fabrication et leur influence : il faut, en plus, resituer leurs auteurs dans les réseaux de production scientifique, tâche d'autant plus importante ici que ces deux ouvrages ont été rédigés au même moment par des groupes académiques qui, comme on le verra, se recoupent largement. C'est la deuxième partie du travail de recontextualisation, matérielle et non plus simplement intellectuelle. En s'intéressant non pas seulement aux contenus discursifs de ces produits académiques, mais également à leurs producteurs et à leurs trajectoires, on peut reconstituer les relations sociales qui unissent ces auteurs entre eux. On peut aussi et surtout les connecter aux réseaux plus vastes d'un « groupe paradigmatique élargi » dans lequel s'insèrent, intellectuellement et matériellement, les groupes restreints de *PPPD* et *PSVA*.

Partir de ces deux « objets livres » concrets permet de remonter les séries causales interdépendantes et les configurations beaucoup plus larges – les systèmes de contextes imbriqués – qui ont rendu possible leur production. La sociologie des sciences est donc conçue ici en même temps comme une « archéologie du savoir »² : elle ne peut se passer d'une analyse précise des contenus théoriques produits. Mais l'étude de ces contenus intellectuels reste *sociologique* car ces savoirs doivent toujours être replacés dans l'espace des rapports sociaux qui les ont rendus possibles³.

Cette double enquête s'organise en deux temps. Chacun d'entre eux se centre sur l'une des deux « espèces d'espace »⁴ dans lesquels se déploie toute action sociale, à plus forte raison lorsque cette action consiste à produire du savoir : l'espace-sens des significations et des discours, d'un côté, et l'espace-temps des interactions sociales, de l'autre. On verra ainsi que ces deux livres sont à la fois ancrés discursivement dans un ensemble de paradigmes scientifiques qui leur donne une cohérence, malgré des désaccords et conflits évidents (section 1), mais qu'ils sont aussi ancrés socialement dans des groupes formalisés d'interconnaissance académique qui leur donnent un « volume social » et des ressources étendues (section 2). C'est la prise en compte combinée de l'ensemble de ces ancrages (cognitifs et sociaux) dans un groupe paradigmatique dominant qui permet en définitive de mieux comprendre pourquoi ces « *seminal volumes* » ont effectivement essaimé (et aussi pourquoi toutes leurs graines n'ont pas pris de la même manière).

1. T. Kuhn, *ibid.*, p. 26.

2. Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

3. Jean-Louis Fabiani, « La sociologie historique face à l'archéologie du savoir », *Le Portique*, 13-14, 2004, p. 93-107.

4. Georges Perec, *Espaces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.

Deux ouvrages hétéroclites mais orthodoxes : des désaccords bien accordés

Ces deux ouvrages, contemporains l'un de l'autre, sont devenus des « classiques » du répertoire de la science politique. Pourtant, ce qu'on retient en général de ces volumes n'en est qu'une infime partie, séparée de son contexte d'apparition. Tout ne devient pas « classique » dans un classique et la consécration disciplinaire de *PPPD* et de *PSVA* s'est accompagnée d'une hiérarchisation des contributions, et de nombreux oublis. Si l'on veut comprendre le contexte discursif et social dans lequel ces entreprises savantes prennent sens, il faut commencer par reconstruire ces ouvrages dans leur composition initiale. Cela permet de faire ressortir les différences et les désaccords, mais aussi et surtout l'inspiration commune et les paradigmes partagés qui les structurent, dans une sorte d'harmonie préétablie¹.

La composition de deux objets livres et leurs pièces « classiques »

PPPD et *PSVA* sont le résultat de deux colloques scientifiques tenus à deux ans d'intervalle. *PPPD* est issu d'un colloque réunissant quarante chercheurs à Frascati, en Italie, du 6 au 9 janvier 1964². *PSVA* est quant à lui issu de deux panels du Committee on Political Sociology réunissant quarante-six participants, du 3 au 6 septembre 1962, lors du cinquième congrès de l'International Sociological Association (ISA)³. Au total, les deux colloques initiaux réunissent quatre-vingts personnes, parmi lesquelles vingt-cinq figurent finalement à la table des matières de *PPPD* et de *PSVA* (encadré 1)⁴.

Encadré 1. Tables des matières de *PPPD* et de *PSVA*

<p><i>Political Parties and Political Development</i></p> <p><i>Foreword</i> by Lucian W. Pye</p> <p>Part I. The Origin and Development of Parties</p> <p>1. Joseph LaPalombara & Myron Weiner : The Origin and Development of Political Parties</p>	<p><i>Party Systems and Voter Alignments</i></p> <p><i>Preface</i>, by Heinz Eulau <i>Prologue</i>, by Seymour M. Lipset & Stein Rokkan</p> <p>Introduction : Seymour M. Lipset, Stein Rokkan : Cleavage structures, party systems, and voter alignments : an introduction</p> <p>Part I. The English-Speaking Democracies</p> <p>1. Robert R. Alford : Class Voting in the Anglo-American Political Systems</p>
--	---

1. Les développements suivants sont tirés des archives du Social Science Research Council (SSRC) conservées au Rockefeller Archive Center (RAC), où il m'a été possible de travailler deux mois grâce à une *grant-in-aid* du RAC et à une *fellowship* du laboratoire CIRHUS (CNRS/NYU). Je tiens à remercier ici ces deux institutions, leurs directions et les archivistes du RAC, notamment Tom Rosenbaum, pour l'aide qu'ils m'ont apportée.

2. RAC, SSRC, Acc.2, S.1, SbS.74 « Committee on Comparative Politics », B.733, F.8830-8835.

3. Sur l'organisation de cette conférence, voir : Stein Rokkan, « International Co-Operation in Political Sociology : Current Efforts and Future Possibilities », dans Erik Allardt, Yrjö Littunen (eds), *Cleavages, Ideologies and Party Systems*, Helsinki, Westermarck Society, 1964, p. 5-18.

4. Il y a vingt-six contributions au total, mais en tenant compte des contributions co-écrites et des auteurs contribuant aux deux ouvrages (cf. *infra*), on compte bien vingt-cinq auteurs différents pour l'ensemble *PPPD* et *PSVA*.

2. Hans Daalder :
Parties, Elites, and Political Developments
in Western Europe
3. William N. Chambers :
Parties and Nation-Building in America
4. Dankwart A. Rustow :
The Development of Parties in Turkey

Part II. Party Systems and Their Transformation

5. Giovanni Sartori :
European Political Parties : The Case
of Polarized Pluralism
6. Otto Kirchheimer – The Transformation
of the Western European Party Systems
7. Immanuel Wallerstein :
The Decline of the Party in Single-Party
African States

Part III. Parties and the Crises of Political Development

8. Leonard Binder :
Recruitment and Participation in Egypt.
9. Stein Rokkan :
Electoral Mobilization, Party Competition
and National Integration
10. Rupert Emerson :
Parties and National Integration in Africa
11. Morton Grodzins :
Political Parties and the Crisis of
Succession in the United States : The Case
of 1800.

Part IV. Parties and Governmental Performance

12. Robert E. Scott :
Political Parties and Policy-Making in
Latin America.
13. Lucian W. Pye :
Party Systems and National
Development in Asia

Conclusion – Myron Weiner & Joseph
LaPalombara :
The Impact of Parties on Political
Development

2. Alan D. Robinson :
Class Voting in New Zealand : A Comment
on Alford's Comparison of Class Voting in
the Anglo-American Political Systems
3. Robert T. McKenzie, Allan Silver :
The Delicate Experiment : Industrialism,
Conservatism and Working-Class Tories in
England

Part II. Continental Europe

4. Mattei Dogan :
Political Cleavage and Social Stratification
in France and Italy
5. Juan J. Linz :
The Party System of Spain : Past and
Future
6. Juan J. Linz :
Cleavage and Consensus in West German
Politics : the Early Fifties

Part III. Northern Europe

7. Erik Allardt and Pertti Pesonen :
Cleavages in Finnish Politics
8. Stein Rokkan :
Geography, Religion, and Social Class :
Crosscutting Cleavages in Norwegian
Politics

Part IV. The Emerging Nations

9. Joji Watanuki :
Patterns of Politics in Present-Day Japan
10. Glaucio Ary Dillon Soares :
The Politics of Uneven Development :
the Case of Brazil
11. Immanuel Wallerstein :
Class, Tribe, and Party in West African
Politics.

À de rares exceptions près – comme les textes de G. Sartori ou O. Kirchheimer (*PPPD*) déjà cités, ou ceux de Juan Linz et de Erik Allardt et Pertti Pesonen (*PSVA*)¹ – les volumes sont souvent réduits aux seuls « LaPalombara & Weiner » et « Lipset & Rokkan », et donc « déconnectés » de l'ensemble que composent ces deux ouvrages.

On peut bien sûr considérer que cela constitue un processus de sélection scientifique « naturel » dans la production des savoirs. Mais cet article opère dans le sens contraire : au

1. Comme le montre l'étude des comptes rendus ou des entreprises de commémoration : Lauri Karvonen, Stein Kuhnle (eds), *Party Systems and Voter Alignments Revisited*, Londres, Routledge, 2001 ; Russell Dalton, Ian McAllister (eds), « Political Parties and Political Development : A New Perspective », *Party Politics*, 13 (2), 2007, p. 139-274.

lieu de segmenter et d'évaluer normativement des apports théoriques abstraits, il agrège et décrit socio-historiquement des savoirs situés. Il tente de ré-encadrer ces savoirs dans leur(s) histoire(s), pour mieux comprendre comment ils sont produits. Pour cela, il est important d'analyser à la fois les contributions qui ont « réussi » et celles qui ont « échoué » (à s'ancrer dans les mémoires). Car si elles s'opposent sur certains points, parfois cruciaux, ces contributions partagent aussi certains paradigmes plus généraux. Ainsi, ce que permet la prise en compte de l'ensemble complet de ces ouvrages, c'est de retracer l'espace des relations discursives qui les accordent, malgré leurs divergences apparentes.

Désaccords et divergences

Parmi les contributions de *PPPD* et *PSVA*, on trouve des chapitres de nature très diverse. Si les « pièces classiques » retenues en général sont surtout les contributions qui proposent des modèles théoriques pour la définition des partis politiques, la majorité des chapitres est en fait une série d'études de cas empiriques historiquement situés, qui présentent différents systèmes de partis nationaux dans une visée comparatiste. À première vue, rien ne permet de dire que ces ouvrages collectifs hétéroclites pourraient constituer des productions « paradigmatiques » susceptibles d'illustrer la « science normale » d'une époque sur un objet particulier (les partis politiques). D'autant plus que ces contributions, même les plus théoriques, présentent des désaccords majeurs.

On trouve ainsi au moins trois points de divergence importants entre les auteurs de *PPPD*. Tout d'abord, la définition des partis que proposent J. LaPalombara et M. Weiner ne fait pas l'unanimité. Rupert Emerson, par exemple, la rejette explicitement et adopte une position nominaliste selon laquelle il est « plus commode de considérer comme “partis” toutes les organisations politiques qui se considèrent comme des partis »¹. L'utilité même d'une définition précise des partis – principal apport qui a fait de *PPPD* un « classique » – est ainsi remise en cause au sein même du volume, sous prétexte que ces « subtiles distinctions » font courir le risque d'« exclure des manifestations significatives de la vie politique africaine » et conduiraient à exclure tous les « systèmes à parti unique » qui pullulent dans les pays en développement.

Or, cette exclusion des « partis uniques » entrerait en contradiction avec une deuxième prise de position cruciale de l'introduction, qui fournit le deuxième point de divergence entre contributeurs. Faut-il en effet considérer qu'on ne peut parler de « partis politiques » que dans les systèmes partisans *pluralistes*, dans lesquels des élections libres et régulières permettent, en principe, une alternance au pouvoir ? Ou peut-on dire que les partis *uniques* des systèmes autoritaires et totalitaires sont « des partis comme les autres », ce qu'affirment clairement J. LaPalombara et M. Weiner ? Pour eux, en effet, contrairement à la formule consacrée depuis Max Weber², les partis ne sont pas les « enfants de la démocratie », mais du « développement politique » et de la « modernisation »³. Ils sont plus clairs encore dans leur conclusion :

« Nous avons choisi dans ce volume de traiter les partis, aussi bien dans les systèmes totalitaires que démocratiques, comme un phénomène générique. »⁴

1. Emerson, *PPPD*, p. 269. Toutes les traductions sont personnelles.

2. Max Weber, *Le Savant et le Politique* (1919), Paris, 10/18, 1963, p. 171.

3. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 4.

4. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 433-434.

Leur position est largement partagée dans l'ouvrage, par exemple par Lucian Pye pour qui « le parti politique est uniquement l'enfant du système politique moderne – qu'il soit démocratique ou totalitaire »¹. Mais d'autres contributeurs se révèlent beaucoup plus sceptiques. Selon Morton Grodzins, « un parti unique est une espèce d'animal complètement différente des partis en compétition »², et il s'appuie sur le chapitre de Giovanni Sartori pour contester cette idée.

Cette contribution de G. Sartori, centrée sur l'étude des différentes formes de pluralisme dans les États démocratiques en Europe³, soulève par ailleurs un troisième point de désaccord, sur la notion même de « développement politique ». L'objet principal du volume consiste en effet à tenter de comprendre les relations entre partis politiques et « développement politique », dans la lignée de l'approche développementaliste initiée notamment par Gabriel Almond⁴. Or, la définition du « développement politique » pose des problèmes encore plus importants que celle de « parti politique », puisque les directeurs de l'ouvrage eux-mêmes conviennent de sa nature floue :

« Le terme de “développement politique” reste insaisissable et nous n'avons pas cherché à en donner de définition systématique. »⁵

Qu'est-ce donc que ce « développement politique », censé fédérer les auteurs du volume ? Peut-on réellement comparer le « développement » des pays déjà développés à l'époque et celui des « *developing areas* »⁶ ? Ainsi, Hans Daalder prend-il soin de mettre « développements politiques » au pluriel dans le titre de sa contribution, et il s'en explique ouvertement⁷. Bien plus, G. Sartori remet carrément en cause la priorité empirique accordée aux aires « en développement », qui sous-tend le volume, en attirant l'attention sur le caractère fragile et inabouti de la démocratie y compris dans les aires soi-disant « développées ». Il appelle à ne pas négliger les études de cas sur les pays européens, et même à inverser les priorités de recherche⁸.

On pourrait continuer longtemps ce travail de lecture suivie et comparée des contributions de chaque volume, et des volumes entre eux, pour repérer les conflits internes. Pointer par exemple les lignes de fracture théorique dans *PSVA* : comment concilier, par exemple, le modèle complexe de S. Lipset et S. Rokkan (qui combine deux révolutions, quatre lignes de clivages, mais aussi quatre seuils de traduction de ces clivages dans le système de partis et huit alternatives d'alliances/oppositions entre huit groupes politiques idéal-typiques⁹) et le modèle plus simple que Robert Alford tire de ses propres travaux sur le rôle central de l'appartenance de classe¹⁰ ? On pourrait de même repérer les lignes de divergences qui passent

1. Pye, *PPPD*, p. 373.

2. Grodzins, *PPPD*, p. 326-327.

3. Sartori, *PPPD*, p. 137-176.

4. Sur les concepts de « développement », de « modernisation » et leur rôle dans l'affirmation de certains groupes académiques dans les États-Unis de la guerre froide, voir : Nils Gilman, *Mandarins of the Future. Modernization Theory in Cold War America*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2003.

5. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 400.

6. Pour reprendre le titre de l'ouvrage manifeste du « développementalisme », auquel M. Weiner et L. Pye ont contribué, voir : Gabriel Almond, James Coleman (eds), *The Politics of the Developing Areas*, Princeton, Princeton University Press, 1960.

7. Daalder, *PPPD*, p. 43.

8. Sartori, *PPPD*, p. 176.

9. Lipset, Rokkan, *PVSA*, p. 13-30 et p. 35-41.

10. Alford, *PSVA*, p. 67-93 ; repris dans Robinson, *PSVA*, p. 95-114.

entre les deux ouvrages, notamment sur la question de la place des partis dans l'histoire du « développement politique », ou plus simplement du changement social : sont-ils avant tout un produit et une conséquence, plus ou moins directe, de la complexification des sociétés et des évolutions historiques, comme dans la théorie des clivages¹ ? Sont-ils au contraire une cause et les agents du changement² ? Ou bien faut-il combiner ces deux approches, comme s'y attachent les directeurs de *PPPD*, en deux temps, consacrant leur introduction aux partis-produits, et leur conclusion aux partis-producteurs du même « développement politique »³ (dont on a vu pourtant qu'ils se refusaient à le définir...).

Mais l'objet de cet article n'est pas de pratiquer une sorte de « jeu des sept erreurs » académiques, consistant à pointer systématiquement ces points d'accrochage entre contributeurs, qui n'ont rien d'étonnant en eux-mêmes. L'enjeu de ce repérage est tout autre : il consiste à mettre en évidence, par contraste, les paradigmes communs au sein desquels ces « points de choix »⁴ sont devenus possibles.

Accords et paradigmes communs : un structuro-fonctionnalisme empiriciste

Les manières de penser les partis politiques dans ces ouvrages apparaissent à première vue diverses, voire contradictoires. Les désaccords y sont nombreux, même sur des points cruciaux. Et pourtant, chacun de ces désaccords peut se comprendre à la lumière d'un accord plus profond (car logiquement premier), qui les harmonise au sein d'une « formation discursive » commune. Autrement dit, ces différences sont en fait *organisées* autour de quelques « points de choix » qui dessinent un « espace de dissensions » bien réglé⁵. Cet accord des désaccords contribue à faire de ces ouvrages hétéroclites des ensembles plus cohérents qu'il n'y paraît, tout insérés qu'ils sont dans les paradigmes dominants de leur époque.

Sans avoir ici l'ambition, ni la place, de résumer plusieurs décennies de controverses en sciences sociales⁶, je souhaiterais montrer que *PPPD* et *PSVA* sont des illustrations paradigmatiques – centrées sur les partis – de deux grandes révolutions scientifiques⁷ qui ont été combinées dans la « science normale » du politique de leur époque : le « fonctionnalisme »⁸, d'un côté (dans ses variantes « structuro-fonctionnaliste »⁹ et « systémique »¹⁰), et le

1. Cf. aussi Dogan, *PSVA*, p. 182-184 ; Grodzins, *PPPD*, p. 303-304.

2. Chambers, *PPPD*, p. 322-325 ; McKenzie, Silver, *PSVA*, p. 115-125.

3. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 3-42 et p. 399-435.

4. Je reprends à partir d'ici la terminologie de Michel Foucault.

5. M. Foucault, *Archéologie...*, *op. cit.*, p. 203-213.

6. Pour des discussions plus approfondies, voir : Marion Levy, Francesca Cancian, « Functional Analysis », dans David Sills (ed.), *International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, Macmillan/The Free Press, 1968, vol. 6, p. 21-43 ; Jacques Lagroye, *Sociologie politique*, Paris, Dalloz/Presses de Sciences Po, 1993, p. 129-163 ; Jean-Claude Lugan, *La systématique sociale*, Paris, PUF, 1993.

7. Au sens dégagé en introduction à partir des travaux de Kuhn, et sans que cela présuppose une adhésion à ces approches théoriques.

8. Bronislaw Malinowski, *A Scientific Theory of Culture and Other Essays*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1944 ; Alfred R. Radcliffe-Brown, *Structure and Function in Primitive Society*, Glencoe, The Free Press, 1952.

9. Talcott Parsons, *The Social System*, Glencoe, The Free Press, 1951 ; Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, Glencoe, The Free Press, 1957.

10. David Easton, *The Political System*, New York, Knopf, 1953 ; Karl W. Deutsch, *The Nerves of Government. Models of Political Communication and Control*, Glencoe, The Free Press, 1963 ; David Easton, *A System Analysis of Political Life*, New York, Wiley, 1965.

« behaviorisme »¹, de l'autre (dans sa variante « behavioraliste »²). Cette adhésion commune (plus ou moins explicitement revendiquée) à ces paradigmes combinés s'exprime sur plusieurs points significatifs.

Partis et systèmes : un fonctionnalisme généralisé

L'idée centrale du « fonctionnalisme » (et de ses variantes), selon laquelle les objets et faits sociaux répondent à des besoins sociaux particuliers et remplissent une (ou plusieurs) fonctions qui permettrait de les expliquer³, est au cœur de toutes les contributions de *PPPD* et *PSVA*.

Ces ouvrages se fondent en effet explicitement sur l'analyse des fonctions que les partis sont amenés à remplir dans tout système social, comme cela est revendiqué notamment dans les deux introductions, par exemple par J. LaPalombara et M. Weiner :

« Partout où le parti politique a émergé, il semble remplir quelques fonctions communes dans une large variété de systèmes politiques, à différentes étapes de leur développement social, politique et économique⁴. »

Cette « similarité de fonctions » pour tout parti politique est également soulignée d'emblée par S. Lipset et S. Rokkan, pour qui les partis remplissent universellement au moins trois fonctions : « expressive », « instrumentale », et « représentative »⁵.

Certes, les contributeurs ne sont pas tous d'accord sur les fonctions exactes que les partis politiques peuvent avoir : selon les chapitres, les auteurs mettent l'accent sur différentes combinaisons possibles (agrégation et expression des intérêts⁶, socialisation et intégration sociale⁷, recrutement politique et élaboration des politiques publiques, etc.⁸). Mais tous s'accordent néanmoins sur le fait que les partis politiques ont dans tous les cas des fonctions (qu'ils peuvent remplir plus ou moins bien). Parmi elles, il en est au moins deux qui reviennent de façon récurrente. La première est la fonction de liaison que les partis sont censés remplir entre la société dans son ensemble et les structures de gouvernement : pour tous les contributeurs, les partis agrègent et expriment les intérêts diffus dans la société, qui sont ensuite transmis vers les gouvernants, les partis agissant comme des « courroies de transmission »⁹. La deuxième fonction par ailleurs généralement attribuée aux partis dans *PPPD*

1. John B. Watson, *Behaviorism*, New York, W. W. Norton, 1925.

2. Robert A. Dahl, « The Behavioral Approach in Political Science : Epitaph for a Monument to a Successful Protest », *American Political Science Review*, 55 (4), 1961, p. 763-772 ; James Farr, John S. Dryzek, Stephen T. Leonard (eds), *Political Science in History. Research Programs and Political Traditions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

3. On ne reviendra pas ici sur les problèmes que pose cette circularité théorique. Pour un résumé de ces problèmes, cf. J. Lagroye, *Sociologie politique...*, op. cit., p. 129-163. Pour une critique plus spécifique du « biais finaliste » dans l'analyse des partis, cf. M. Offerlé, *Les partis politiques...*, op. cit., p. 10-11.

4. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 3.

5. *PSVA*, p. 3-6.

6. Qui peuvent être économiques (Soares, *PSVA*, p. 469-476), mais aussi « territoriaux » (Lipset, Rokkan, *PSVA*, p. 41-46) ou « culturels » (Watanuki, *PSVA*, p. 456-460).

7. Ou « nationale », notamment dans les systèmes coloniaux et post-coloniaux (Wallerstein, *PSVA*, p. 497-518).

8. Le but n'est pas ici de procéder à un recensement exhaustif, mais seulement d'indiquer la variété des fonctions évoquées, qui ont pu donner lieu par ailleurs à toutes les typologies « fonctionnalistes » sur le rôle des partis politiques. Pour deux exemples contemporains de *PPPD* et *PSVA*, voir : Roy Macridis (ed.), *Political Parties. Contemporary Trends and Ideas*, New York, Harper & Row, 1967 (typologie à neuf entrées) ; Peter Merkl, *Modern Comparative Politics*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1970 (typologie à six entrées).

9. Deux exemples parmi tant d'autres : Chambers, *PPPD*, p. 320 ; Kirchheimer, *PPPD*, p. 177.

et *PSVA* est la fonction d'intégration sociale de groupes divers : en exprimant et agrégeant ces intérêts le long des « clivages politiques »¹, les partis contribuent à la régulation et au maintien du système².

Ces analyses, on le voit, sont fondées sur la variante structuro-fonctionnaliste (parsonienne) du fonctionnalisme, et sur son importation en science politique, notamment à partir des travaux de David Easton et Karl Deutsch sur le « système politique ». Dans cette perspective, explicite dans *PPPD* et *PSVA*, si les partis remplissent des fonctions dans les « systèmes » sociaux, c'est d'abord parce qu'ils sont les éléments d'un « sous-système » politique dans lequel ils ont une place bien définie (et centrale) : les intérêts qu'ils agrègent et expriment sont conçus comme des « *inputs* », au sens de D. Easton, qui sont transmis des différents systèmes d'action sociale vers le sous-système politique, contribuant ainsi au bon pilotage gouvernemental et à la régulation « homéostatique » de l'ensemble³. Toute la théorie des clivages de S. Lipset et S. Rokkan est ainsi fondée directement sur le modèle A.G.I.L. de Talcott Parsons⁴, qui sert de fonds théorique commun à toutes les contributions des deux ouvrages⁵. Les partis apparaissent dans *PPPD* et *PSVA* comme les éléments indispensables du sous-système politique dans toute société « développée » ou « moderne »⁶. La politique est ainsi conçue comme un système, voire un organisme qui a besoin, pour subsister, que certaines fonctions soient remplies par des institutions *ad hoc*.

Cette conception fonctionnaliste des partis est donc le fonds commun de *PPPD* et *PSVA*, sur lequel se détachent certes des variations (sur le type exact des fonctions remplies), mais qui permet aussi paradoxalement d'harmoniser les contradictions apparentes relevées plus haut.

Par exemple, la question de savoir si les « systèmes à parti unique » des régimes autoritaires ou totalitaires peuvent être étudiés sur le même plan que les « systèmes pluralistes » ne peut se poser que dans le cadre de la conception fonctionnaliste et systémique des partis politiques. C'est parce qu'ils considèrent que les partis politiques remplissent des fonctions dans un système social donné que la plupart des auteurs de *PPPD* et *PSVA* considèrent qu'il n'y a pas de différence de nature entre les « partis uniques » et les partis « pluralistes » : tous contribuent par exemple à l'organisation et mobilisation des masses, à la communication des *inputs* vers le centre gouvernemental, ou encore à la sélection du personnel politique, et ont par là des fonctions de légitimation du système⁷. Mais c'est aussi parce qu'ils considèrent que les partis ont des fonctions particulières à remplir que certains, comme M. Grodzins ou G. Sartori, s'opposent à cette assimilation. Ceux-ci ne contestent à aucun moment la « fonctionnalité » des partis dans les systèmes à parti unique : dans ces systèmes-là également, les partis servent à organiser les masses ou à recruter du personnel politique, et répondent bien par là à des besoins sociaux⁸. Ce qu'ils contestent, en fait, c'est l'idée qu'on réduise la définition des partis politiques à ces fonctions communes. Pour ces derniers, un parti n'est

1. Qui ne sont pas forcément pris en charge par un parti précis (McKenzie, Silver, *PSVA*, p. 117), et ne correspondent pas forcément à des « groupes » institutionnalisés (Allardt, Pesonen, *PSVA*, p. 325-226).

2. Parmi d'autres : Lipset, Rokkan, *PSVA*, p. 3-6 ; Alford, *PSVA*, p. 69-70 ; Linz, *PSVA*, p. 283-286 ; Emerson, *PPPD*, p. 295-296 ; Pye, *PPPD*, p. 373-374.

3. Robinson, *PSVA*, p. 107-108.

4. Lipset, Rokkan, *PSVA*, p. 6-9.

5. Parmi les plus explicites : Robinson, *PSVA* ; Emerson, Scott, Binder ou Wallerstein, *PPPD*.

6. Chambers, *PPPD*, p. 82.

7. LaPalombara, Weiner, *PPPD*, p. 3 ; Emerson, *PPPD*, p. 296-297 ; Lipset, Rokkan, *PSVA*, p. 4.

8. Grodzins, *PPPD*, p. 327 ; Wallerstein, *PSVA*, p. 512-513.

vraiment un parti que s'il remplit, en plus de ces fonctions communes, des fonctions spécifiques aux « systèmes démocratiques », qui impliquent quant à elles l'existence de plusieurs partis (et donc d'un « système de partis »). Dans les deux cas, cependant, l'analyse porte sur les fonctions remplies effectivement par une organisation politique dans un système donné, indépendamment de ses caractéristiques formelles et de son organisation interne.

Ce cadre fonctionnaliste permet de résoudre une autre contradiction apparente, opposant ceux qui considèrent les partis comme les « produits » du développement politique et de la complexification des sociétés et ceux qui les considèrent comme les « producteurs » des évolutions politiques constatées. Les différences ne sont pas ici non plus fondamentales, mais relèvent de la focale adoptée pour étudier les partis inscrits dans un système qui, à la fois, explique leur existence tout en étant expliqué par eux. Ces interactions trouvent leur fondement théorique dans un autre élément important de la théorie systémique : les « boucles de rétroaction » et les effets de « *feed-back* » qui permettent de réguler le système. Dans ce cadre, les partis sont à la fois cause et conséquence du développement politique, y compris dans la théorie des *clivages* (S. Lipset et S. Rokkan insistent sur le rôle des choix stratégiques des élites partisanes qui conditionnent en partie les séquences historiques de leur modèle comparatif¹).

Les désaccords sur la définition et la manière d'étudier les partis politiques sont ainsi en quelque sorte « résolus à l'avance », si l'on considère le cadre fonctionnaliste dans lequel ils s'inscrivent : il ne s'agit pas, en effet, de définir des organisations, mais bien des besoins sociaux et des fonctions plus ou moins bien remplies par les organisations partisanes historiquement existantes à un moment et dans un système donnés.

On pourrait dès lors s'étonner, à juste titre, que la définition « classique » des partis politiques de J. LaPalombara et M. Weiner ne fasse justement aucune référence explicite aux fonctions qu'un parti est censé remplir, alors que cette idée irrigue tout leur travail, ainsi que l'ensemble des autres contributions. Leur définition minimale des partis renvoie uniquement à des caractéristiques organisationnelles, sans référence directe aux intérêts que les partis sont censés représenter, ou à leur place dans le système en tant qu'élément d'intégration sociale.

Cet apparent paradoxe repose en fait sur une autre particularité du positionnement théorique défendu par les auteurs réunis dans *PPPD* et *PSVA*, qui fait de leur fonctionnalisme une variante empiriciste du structuralo-fonctionnalisme parsonien. Si les partis sont d'abord et avant tout définis de manière minimale par leurs caractéristiques organisationnelles observables, c'est que J. LaPalombara et M. Weiner, mais aussi tous les autres contributeurs, adhèrent à la fois aux paradigmes fonctionnalistes et à ceux du « behavioralisme », deuxième approche dominante dans la « science politique normale » de leur époque.

Les partis tels qu'ils sont : un empiricisme behavioraliste

En même temps qu'ils partagent les paradigmes du fonctionnalisme, ces deux ouvrages collectifs ont une autre ambition théorique commune : celle d'imposer les paradigmes du behavioralisme dans l'étude des partis politiques. Explicitement affiché², ce positionnement permet de résoudre d'autres contradictions apparentes entre les contributeurs.

1. Lipset, Rokkan, *PVSA*, p. 35-41.

2. Eulau, *PSVA*, p. IX-X.

La revendication behavioraliste explique ainsi d'abord la forme même des ouvrages et leur hétérogénéité : la réunion d'une multitude d'études de cas empiriques apparaît mieux à présent comme le réquisit de l'approche « empirico-théorique » revendiquée par le behaviorisme. Cette importance des « *case studies* » et des « *data* » (et de la modélisation qu'elles rendent possible par la comparaison de ces données standardisées) se joue en fait à deux niveaux : au niveau de chaque volume, qui doit pouvoir afficher dans sa table des matières le plus d'études de cas différentes possibles pour prouver la portée de la comparaison ; au niveau de chaque contribution, ensuite, dont la valeur faciale sera considérée d'autant plus grande qu'elle fournit de données empiriques, et qu'elle arrive à en abstraire des modèles théoriques plus ou moins sophistiqués. Cette double exigence, qui se traduit très concrètement par une profusion des tableaux de données électorales et de schémas théoriques¹, constitue l'un des « gages » à donner pour s'inscrire dans le mouvement de la « *empirical theory* ».

Sur le fond, à présent, les contributions partagent tous les paradigmes behavioralistes, et d'abord le souci constant de travailler sur des données empiriques observables et des comportements mesurables (résultats électoraux comparés et sondages, nombre et composition des partis politiques, séquences historiques modélisées, etc.²), plutôt que sur de simples règles de droit déconnectées de la réalité empirique (modes de scrutin, répartition des pouvoirs institutionnels, etc.). Cette exigence trouve son expression la plus « paradigmatique » dans la critique serrée que plusieurs contributeurs font des théories de Maurice Duverger sur les partis et notamment de ses généralisations sur les systèmes partisans à partir des seules lois électorales et des modes de scrutin³. De même, les théories élitistes sur les partis, à commencer par la « loi d'airain de l'oligarchie » de Robert Michels, sont ouvertement remises en question comme étant trop déconnectées de la réalité observable. H. Daalder, par exemple, considère la « loi » de R. Michels comme une « théorie quelque peu émotionnelle », à la fois trop subjective et trop abstraite, dans la mesure où elle repose sur un « déterminisme sociologique *a priori* », qui conclut par exemple à la trahison automatique des classes représentées par des élites partisans d'extraction sociale plus élevée. Or, pour H. Daalder, cette idée est contredite par certaines situations historiques observables⁴. Ces critiques permettent de positionner explicitement les contributeurs de ces deux ouvrages dans l'histoire de la théorie des partis politiques : l'application combinée des théories fonctionnalistes et des paradigmes behavioralistes à l'étude des partis politiques conduit ainsi à proposer de nouveaux modèles et à critiquer les « maîtres » anciens (ou plus récents), contre lesquels on cherche à « faire groupe » autour des nouveaux paradigmes. Cette inscription de l'étude des partis dans l'empirisme behavioraliste explique aussi pourquoi les auteurs de *PPPD* et de *PSVA* s'attachent à fournir une définition des partis fondée à la fois sur les fonctions qu'ils remplissent dans un système social, et sur leurs caractéristiques observables les plus objectivées (organisation matérielle, étiquettes et programmes affichés, stratégies et alliances électorales, etc.).

Enfin, il faut noter que ces recherches sur les fonctions et les caractéristiques observables des partis ne sont pas « gratuites » : elles doivent, pour leurs auteurs, avoir une « utilité sociale ».

1. Cf. surtout les contributions de Dogan (21 tableaux de données et 12 graphiques), Linz (25 tableaux sur l'Espagne, 21 sur la RFA) et de Rokkan (28 tableaux et 4 cartes) dans *PSVA*.

2. On peut retenir ce plus petit dénominateur commun, même si la définition d'une approche behavioriste pose de nombreux problèmes : R. Dahl, « The Behavioral Approach in Political Science... », art. cité.

3. Cf. les contributions de LaPalombara, Weiner, Daalder, Sartori, Kirchheimer dans *PPPD*.

4. Daalder, *PPPD*, p. 71.

Ils insistent sur la nécessité d'améliorer les capacités de *prédiction* des faits sociaux : c'est ce qui fonde, pour leurs défenseurs, l'utilité des « *behavioral sciences* », qui sont d'abord pensées comme des « *policy sciences* »¹, c'est-à-dire un mélange de recherche fondamentale et appliquée censé rendre plus aisé le « bon pilotage » du système politique et son adaptation aux *inputs* reçus de la « société ». L'étude systémique et comparée des partis politiques n'est donc jamais purement descriptive : elle vise au contraire à la prescription normative, grâce aux prédictions qu'elle rend possible. C'est ce qu'affirment très explicitement les auteurs réunis dans *PPPD* et *PSVA*, comme par exemple G. Sartori :

« Si les politistes ont quelque chose de différent à dire par rapport aux historiens, et quelque chose de plus à dire que les déterministes sociaux, c'est parce que nous sommes intéressés par les prédictions. »²

Pour résumer, la profusion apparente des prises de position dans ces ouvrages cache en fait (et en même temps révèle) une série de points de choix qui marquent autant d'alternatives conceptuelles. Mais ces alternatives ne sont pas libres : elles se posent à l'intérieur d'un cadre cognitif contraignant qu'on peut mettre au jour. Ce champ de possibilités discursives et théoriques, c'est celui qu'impose la « formation discursive » (pour parler comme Michel Foucault) ou l'ensemble de « paradigmes » (au sens de Thomas Kuhn) qui domine dans une science, à une époque.

Par-delà leurs divergences, *PPPD* et de *PSVA* sont « ancrés » intellectuellement dans les paradigmes fonctionnalistes et behavioralistes, qu'ils contribuent à objectiver un peu plus en les appliquant à de nouveaux objets, en l'occurrence les partis politiques. Ces deux « objets livres » sont ainsi l'une des objectivations d'un groupe d'adeptes scientifiques soudé par des paradigmes intellectuels communs, mais reliés aussi, plus concrètement, dans des réseaux de recherche formels et informels. Car ce groupe paradigmatique est en même temps un groupe social doté de ressources matérielles et symboliques importantes, qui permettent aux membres du groupe d'imposer leurs paradigmes et de s'imposer avec eux.

Les réseaux bien dotés de deux groupes emboîtés

Un paradigme scientifique, comme T. Kuhn lui-même l'a précisé, ne s'impose jamais simplement par la seule cohérence interne de ses modèles et de ses résultats. Il faut à ce savoir la force sociale d'un groupe de dominants³. Le fonctionnalisme et le behaviorisme répondent pour la science politique à ce modèle général des « révolutions scientifiques » : ils ont imposé pour longtemps des préceptes théoriques et des représentations du monde social, tout en imposant le groupe de ceux qui les ont développés, comme cela a déjà été bien étudié⁴. S'inscrivant dans cette perspective, cette deuxième partie a pour but de montrer que *PPPD* et de *PSVA* ne sont pas simplement liés « par la pensée » aux paradigmes du fonctionnalisme et du behaviorisme, mais aussi que tous leurs auteurs sont

1. Harold Lasswell, Daniel Lerner (eds), *The Policy Sciences*, Stanford, Stanford University Press, 1951.

2. Sartori, *PPPD*, p. 166.

3. T. Kuhn, *La structure des révolutions...*, *op. cit.*, p. 26.

4. Même si tous ne font pas de ces approches des « révolutions scientifiques » au sens de Kuhn : J. Farr *et al.* (eds), *Political Science in History...*, *op. cit.* ; Richard Merelman, *Pluralism at Yale. The Culture of Political Science in America*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003 ; John Gunnell (ed.), *Imagining the American Polity*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2004 ; John Dryzek, « Revolutions Without Enemies : Key Transformations in Political Science », *American Political Science Review*, 100 (4), 2006, p. 487-492.

socialement inscrits dans le groupe scientifique dominant qui a imposé ces paradigmes dans le champ académique américain (et au-delà). C'est cette insertion et les ressources qu'elle leur apporte qui ont favorisé leur réception et la transformation de certaines de leurs contributions en « classiques » de la science politique.

Pour reconstituer ces contextes sociaux, cette partie procède en deux temps : premièrement, elle montre comment les deux groupes d'auteurs de *PPPD* et de *PSVA* sont en fait étroitement reliés entre eux, justifiant par là qu'on les étudie ensemble ; deuxièmement, elle s'attache à retracer les liens qui unissent plus largement ces auteurs au « groupe paradigmatique élargi » qui s'est imposé dans la science politique de l'époque en imposant les paradigmes évoqués.

Les réseaux croisés de *PPPD* et de *PSVA* : une configuration académique transatlantique

Le nombre de ceux qui ont directement contribué à la rédaction et à la publication des deux ouvrages peut paraître relativement réduit : sur quatre-vingts personnes, seuls six ont pris part aux deux conférences initiales : Hans Daalder, Mattei Dogan, Lucian Pye, Stein Rokkan, Robert Scott et Immanuel Wallerstein. Parmi eux, seuls S. Rokkan et I. Wallerstein ont contribué à la fois à *PPPD* et *PSVA*. Mais ces liens, limités, doivent être complétés par ceux, plus nombreux, qui apparaissent quand on replace ces ouvrages au sein des configurations académiques plus larges qui les ont rendus possibles.

On peut analyser ces configurations en étudiant deux modalités de leur objectivation : les séries éditoriales dans lesquelles sont publiés *PPPD* et *PSVA* et les comités de recherche qui leur ont apporté leur « patronage ».

Produire de la science politique « en séries »

PPPD est ainsi le sixième volume de la série des *Studies in Political Development* (SPD) qui compte neuf titres au total. Quant à *PSVA*, il constitue à la fois le septième et dernier volume de l'*International Yearbook of Political Behavior Research* (IYPBR), et le troisième volume des publications du Committee on Political Sociology (CPS) de l'ISA¹ (encadré 2).

Encadré 2. Des séries paradigmatiques

Studies in Political Development (Princeton, Princeton University Press)

1. Lucian W. Pye (ed.), *Communication and Political Development*, 1963.
2. Joseph LaPalombara (ed.), *Bureaucracy and Political Development*, 1963.
3. Robert E. Ward, Dankwart A. Rustow (eds), *Political Modernization in Japan and Turkey*, 1964.
4. James Coleman (ed.), *Education and Political Development*, 1965.
5. Lucian W. Pye, Sidney Verba (eds), *Political Culture and Political Development*, 1965.
6. Joseph LaPalombara, Myron Weiner (eds), *Political Parties and Political Development*, 1966.
7. Leonard Binder, James Coleman, Joseph LaPalombara, Lucian W. Pye, Myron Weiner, Sidney Verba, *Crises in Political Development*, 1971.
8. Charles Tilly (ed.), *The Formation of National States in Western Europe*, 1975.
9. Raymond Grew (ed.), *Crises of Political Development in Europe and the United States*, 1979.

1. Le CPS a été créé en 1960 comme *standing committee* de l'ISA, avec Lipset pour président et Rokkan comme secrétaire exécutif. Sur son histoire, cf. S. Rokkan, « International Co-Operation in Political Sociology... », cité, p. 5-18.

International Yearbook of Political Behavior Research (New York, The Free Press)

1. Morris Janowitz (ed.), *Community Political Systems*, 1961.
2. Dwaine Marvick (ed.), *Political Decision-Makers*, 1961.
3. Samuel P. Huntington (ed.), *Changing Patterns of Military Politics*, 1962.
4. Glendon A. Schubert, Wilhelm Aubert (eds), *Judicial Decision-Making*, 1963.
5. David E. Apter (ed.), *Ideology and Discontent*, 1964.
6. Joel David Singer (ed.), *Quantitative International Politics. Insights and Evidence*, 1968.
7. Seymour M. Lipset, Stein Rokkan (eds), *Party Systems and Voter Alignments. Cross-National Perspectives*, 1967.

Publications du Committee on Political Sociology (CPS, 1960-1970)¹

1. Stein Rokkan (ed.), *Approaches to the Study of Political Participation*, Bergen, The Chr. Michelsen Institute, 1962.
2. Erik Allardt, Yrjö Littunen (eds), *Cleavages, Ideologies and Party Systems*, Helsinki, Westermarck Society, 1964.
3. Seymour M. Lipset, Stein Rokkan (eds), *Party Systems and Voter Alignments. Cross-National Perspectives*, 1967.
4. Otto Stammer (ed.), *Party Systems, Party Organizations and the Politics of New Masses*, Berlin, Free University, 1968.
5. Richard Rose, Derek Urwin (eds), « Social Structure, Party Systems and Voting Behaviour », numéro spécial de *Comparative Political Studies*, 2 (1), 1969.
6. Stein Rokkan, Angus Campbell, Per Torsvik, Henry Valen, *Citizens, Elections, Parties*, Oslo/New York, Universitets forlaget/ECPR Press, 1970.
7. Erik Allardt, Stein Rokkan (eds), *Mass Politics*, New York, The Free Press, 1970.

PPPD et PSVA n'ont donc pas été publiés isolément : chacun d'eux fait partie de vastes entreprises éditoriales (et même plusieurs dans le cas de PSVA²) qui les inscrivent dans la production scientifique de groupes plus larges.

Si l'on considère l'ensemble de ces volumes, on constate qu'ils regroupent très régulièrement les mêmes auteurs. Ainsi, la moitié des auteurs de PPPD (sept sur quatorze) participent également à au moins un autre des neuf volumes de la série SPD (tableau 1).

Tableau 1. Auteurs de PPPD participant à plusieurs volumes de la série SPD

PPPD	Nombre de volumes SPD
Pye	6 sur 9
LaPalombara	4 sur 9
Binder	3 sur 9
Rustow	3 sur 9
Scott	3 sur 9
Rokkan	2 sur 9
Weiner	2 sur 9

1. Le CPS a continué à publier de nombreux volumes jusqu'à aujourd'hui : ne sont ici listés que les sept premiers.
 2. Les deux séries dans lesquelles apparaît PSVA ne sont pas sur le même plan, mais elles se complètent : la collection éditoriale de l'*IYPBR*, chez The Free Press, a ainsi permis de publier le troisième volume des actes du CPS.

Si ces récurrences sont moins évidentes pour l'*IYPBR*¹, elles apparaissent clairement quand on prend en compte les publications du CPS : plus de la moitié des auteurs de *PSVA* (sept sur treize) contribue aussi à un autre des sept premiers volumes (tableau 2).

Tableau 2. Auteurs de *PSVA* participant à plusieurs des sept premiers volumes du CPS (1960-1970)

<i>PSVA</i>	Nombre de volumes CPS
Rokkan	6 sur 7
Allardt	5 sur 7
Lipset	4 sur 7
Linz	3 sur 7
Alford	2 sur 7
Dogan	2 sur 7
Pesonen	2 sur 7

Ces séries sont donc fortement homogènes, regroupant très régulièrement les mêmes auteurs « récidivistes ». *PPPD* et *PSVA* apparaissent ainsi comme l'expression d'une communauté de chercheurs ayant l'habitude de travailler ensemble et qui constituent un réseau académique d'autant plus stabilisé qu'il repose par ailleurs sur des « comités de recherche » institutionnalisés et dotés d'importantes ressources matérielles et symboliques : le CPS déjà évoqué, mais aussi d'autres comités dans lesquels les réseaux de *PPPD* et de *PSVA* se croisent : le Committee on Comparative Politics (qui a publié toute la série *SPD*) et le Committee on Political Behavior (qui a dirigé tous les volumes du *IYPBR*).

Produire de la science politique en petit comité

Ces deux *committees* sont en fait rattachés à la même structure, essentielle pour comprendre l'histoire de la science politique américaine : le Social Science Research Council (SSRC)².

Créé en 1923, le SSRC est une organisation privée regroupant des représentants de sept associations professionnelles³. Il est chargé de favoriser la recherche en sciences sociales et « le développement de l'étude scientifique de la politique⁴ », grâce à un outil principal : l'instauration de *committees* spécialisés⁵. Ceux-ci sont chargés de planifier la recherche, soit en sélectionnant les projets qui seront financés par le SSRC, soit en menant eux-mêmes des projets de recherche et de publication. Cet organisme et ses *committees* cooptés⁶ ont joué un

1. Seul Mattei Dogan apparaît dans *PSVA* et un autre des six volumes de l'*IYPBR*.

2. Sur l'histoire du SSRC, cf. Elbridge Sibley, *Social Science Research Council, The First Fifty Years*, New York, SSRC, 1974 ; Donald Fisher, *Fundamental Development of the Social Sciences. Rockefeller Philanthropy and the United States Social Science Research Council*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1993 ; Kenton W. Worcester, *Social Science Research Council, 1923-1998*, New York, SSRC, 2001.

3. American Political Science Association, American Economic Association, American Sociological Society, American Anthropological Association, American Historical Association, American Psychological Association, American Statistical Association.

4. Committee on Political Research, « Recommendations », *American Political Science Review*, 17 (2), 1923, p. 311-312, dont p. 311.

5. Elbridge Sibley recense une trentaine de *committees* pour environ deux cent cinquante membres au total, soit une moyenne de huit à neuf membres par comité.

6. Pour tout *committee*, le *board* du SSRC choisit son président, qui est ensuite libre de choisir les membres.

rôle majeur dans le développement et la consolidation des paradigmes fonctionnaliste et behavioraliste, par l'importance qui a été conférée dès les débuts du SSRC à ces approches nouvelles, sous l'impulsion de leurs présidents « historiques », notamment Charles Merriam et Pendleton Herring¹.

Le Committee on Political Behavior (CPB), créé en 1949, vise explicitement à favoriser les projets adoptant une approche behavioraliste². La présidence en est confiée à V. O. Key, auquel David Truman succède en 1954. Rapidement, les travaux du CPB se dédoublent : d'un côté, celui-ci se concentre sur les études électorales, encourageant notamment la création de bases de données au niveau national et international³ ; de l'autre, un « dérivé » du CPB est créé en 1954 sous la forme du Committee on Comparative Politics (CCP), pour traiter spécifiquement la question du « développement politique »⁴. Il est placé sous la direction de Gabriel Almond, à qui Lucian Pye succède en 1963⁵. Ces *committees* du SSRC occupent une place centrale dans la recherche en science politique des années 1950 et 1960, comme l'illustre le bilan rétrospectif de L. Pye en 1974⁶ : selon lui, le CCP a publié en dix-huit ans plus de trois cents travaux et organisé vingt-huit conférences et cinq écoles d'été⁷. Le CCP s'est ainsi imposé comme un « lieu de savoir » incontournable pour les comparatistes d'inspiration fonctionnaliste et behavioraliste, comme en témoigne rétrospectivement H. Daalder :

« Le Committee on Comparative Politics devint si influent que, pour la communauté académique, le simple raccourci "le Committee" suffit en général. »⁸

Par ailleurs, les liens personnels et matériels entre ces *committees* du SSRC et le CPS sont eux aussi très clairs, à plusieurs niveaux⁹.

Plusieurs membres du CPS participent ainsi directement à la production de *PPPD*, comme évidemment S. Rokkan qui contribue aux deux ouvrages, mais aussi G. Sartori qui contribue à *PPPD*¹⁰. Inversement, certains membres influents du CCP sont eux aussi impliqués dans *PSVA*, comme son président L. Pye qui présente une communication lors de la conférence initiale. On retrouve aussi, parmi les quinze membres du « *Editorial Advisory Board* » de l'*IYPBR* qui publie *PSVA*, en plus de cinq membres du CPS (M. Abrams, M. Janowitz, S. Lipset, S. Rokkan, O. Stammer), le président du CCP Gabriel Almond, et deux chercheurs liés au CPB (H. Eulau et P. Rossi, qui ont reçu des bourses directes du CPB).

1. K. W. Worcester, *Social Science Research Council, 1923-1998*, op. cit., p. 76-77 ; Barry Karl, *Charles E. Merriam and the Study of Politics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1974.

2. K. W. Worcester, *Social Science Research Council, 1923-1998*, op. cit., p. 182.

3. Cela conduira notamment à la création de l'Inter-University Consortium for Political Research (ICPR) à l'Université de Michigan en 1962.

4. N. Gilman, *Mandarins of the Future...*, op. cit., p. 113-154.

5. Sur la création du CCP, cf. Gabriel Almond, Taylor Cole, Roy Macridis, « A Suggested Research Strategy in Western European Government and Politics », *American Political Science Review*, 49 (4), 1955, p. 1042-1049.

6. Le CCP a été dissous en 1972. Le CPB avait déjà été remplacé en 1964 par le Committee on Governmental and Legal Processes. Cf. E. Sibley, *Social Science Research Council...*, op. cit., p. 182.

7. Lucian Pye, « Foreword », dans Charles Tilly (ed.), *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton, Princeton University Press, 1975, p. IX-X.

8. Hans Daalder, « Introduction », dans Hans Daalder (ed.), *Comparative European Politics. The Story of a Profession*, Londres, Pinter, 1997, p. 4.

9. Cf. RAC, SSRC, Acc.2, S.1, Sbs.74 « Committee projects, 1924-1990 ».

10. Il faudrait ajouter Hans Daalder, qui n'est pas alors un membre formel du CPS mais qui y est très actif.

Ces croisements entre le CPS et les comités du SSRC apparaissent encore plus clairement si l'on prend en compte d'autres projets académiques bénéficiant des ressources du SSRC. On peut citer au moins deux projets comparables, dans lesquels des contributeurs centraux de *PPPD* et *PSVA* sont impliqués : le programme « Political Opposition in Western Democracy » dirigé par Robert Dahl, du CPB, qui débouche sur un ouvrage comprenant des contributions de O. Kirchheimer, H. Daalder et S. Rokkan¹ ; et le projet « Smaller European Democracies », porté conjointement par R. Dahl, et H. Daalder et S. Rokkan, du CPS².

Enfin, il faut mentionner la forte présence du CPS parmi les bénéficiaires des vingt-quatre bourses de recherche individuelles attribuées par le CCP entre 1956 et 1958, puisque cinq membres du CPS, dont plusieurs contributeurs de *PSVA*, en bénéficient (S. Lipset, M. Dogan, S. Eisenstadt, J. Linz et G. Sartori), auxquels on peut ajouter les sept membres du CCP qui en bénéficient aussi (dont J. LaPalombara, M. Weiner, L. Binder et R. Scott, tous contributeurs à *PPPD*).

Les *committees* du SSRC et le CPS sont par ailleurs « connectés » par le biais d'autres réseaux « transnationaux » : leurs liens institutionnels passent aussi par l'International Social Sciences Council (ISSC) de l'Unesco, créé en 1951 explicitement sur le modèle du SSRC américain³. C'est l'ISSC qui a été l'artisan principal de la création des associations scientifiques professionnelles comme l'ISA et l'IPSA (et donc de leurs comités comme le CPS). S. Rokkan lui-même y fut très impliqué (il en sera président de 1973 à 1977). Surtout, le SSRC américain est directement représenté à l'ISSC par Bryce Wood, qui est aussi l'administrateur permanent du CPB et du CCP au SSRC, et par Pendleton Herring lui-même, à la fois président du SSRC et vice-président de l'ISSC de 1961 à 1968⁴.

La structuration professionnelle de la science politique mondiale sur le modèle américain⁵ contribue ainsi à l'imbrication des différents champs académiques nationaux, américains et européens. Ces liens constatés, qui dépassent largement les groupes étudiés ici, constituent la base d'une sorte d'« académie transatlantique » dotée de ressources principalement américaines, et dans laquelle les contributeurs de *PPPD* et de *PSVA* occupent une place centrale.

Dons et contre-dons : les ressources d'un « groupe paradigmatique »

Ces liens académiques qui contribuent à consolider un « groupe paradigmatique élargi » sont rendus possibles par des ressources matérielles très importantes, qui permettent de produire idées et ouvrages en séries (dont *PPPD* et *PSVA*) et d'en assurer la diffusion et la réception privilégiée. Ces ressources proviennent pour leur plus grande part des fondations américaines, et plus particulièrement de trois d'entre elles : le « système » Rockefeller et ses dépendances, la Carnegie Corporation et la Fondation Ford.

1. Robert Dahl (ed.), *Political Opposition in Western Democracy*, New Haven, Yale University Press, 1966.

2. Pour un aperçu de ses publications, cf. H. Daalder (ed.), *Comparative European Politics...*, *op. cit.*, p. 26-39.

3. « Comité consultatif d'experts pour la création d'un Conseil international des sciences sociales », 20 décembre 1951, Unesco/SS/SS1/Conf 4/3, annexe I.

4. Sur l'ISSC, cf. Jennifer Platt, *Fifty Years of the International Social Science Council*, Paris, ISSC, 2002.

5. Thibaud Boncourt, « L'internationalisation de la science politique : une comparaison franco-britannique (1945-2010) », thèse pour le doctorat en science politique, Pessac, Université de Bordeaux, 2011.

Les « fondations » financières d'une domination paradigmatique

Le rôle des grandes fondations américaines dans le développement des sciences sociales a été déjà bien étudié¹. Il ne s'agit donc pas ici de revenir sur leur action en général, mais d'illustrer par quelques exemples l'importance qu'elles ont pu avoir dans la production de *PPPD* et de *PSVA*.

Les fondations du « système » Rockefeller ont joué un rôle essentiel, d'abord dans la création du SSRC lui-même, en versant 750 000 dollars² de dotation³. Plus spécifiquement ici, la Fondation Rockefeller a versé directement des bourses à différents chercheurs impliqués dans *PPPD* et *PSVA*, notamment à S. Rokkan, qui fut deux fois *Rockefeller fellow* (en 1948-1950, puis en 1955), mais aussi par exemple à H. Daalder, *fellow* de la fondation en 1960-1961. Des chercheurs américains ont aussi été aidés par la Rockefeller pour aller « faire du terrain » en Europe, notamment J. LaPalombara qui est financé à de multiples reprises pour ses recherches en Italie. Enfin, la fondation Rockefeller finance largement la conférence de 1964 pour *PPPD*, notamment le déplacement des quarante participants⁴.

De son côté, la Carnegie Corporation, grâce à l'influence de son ancien *officer* Pendleton Herring devenu président du SSRC en 1948, investit massivement dans la création aussi bien du CPB que du CCP⁵. C'est elle qui finance les débuts du CPB, entre 1949 et 1956, par six dotations pour un montant global de 278 000 dollars⁶. Elle verse aussi, en 1954, la subvention initiale de 10 000 dollars⁷ qui permet la création du CCP, ainsi que des bourses individuelles directes à certains auteurs de *PPPD* et de *PSVA*, notamment le financement d'une année sabbatique pour Seymour Lipset pour finaliser l'édition de *PSVA*.

Mais c'est surtout la fondation Ford qui investit massivement. Entre 1948 et 1968, elle multiplie par quatre ses subventions globales au SSRC⁸. Le CPB et le CCP sont particulièrement choyés par la Ford qui leur concède respectivement 740 000 dollars⁹ et 658 875 dollars¹⁰, permettant notamment le financement des séries dans lesquelles sont publiés *PPPD* et *PSVA*.

Au total, le CPB a ainsi reçu 1,018 millions de dollars de la Carnegie et de la Ford, et le CCP 774 000 dollars des trois fondations¹¹. Par cet afflux de ressources, se crée un « réseau qui relie les universités, le gouvernement, les sciences sociales, la philanthropie, et le *business* américain pour appliquer leurs programmes divers de réforme sociale »¹². C'est dans ce réseau richement doté que s'inscrivent les auteurs de *PPPD* et *PSVA*, qui bénéficient aussi d'autres infrastructures financées par les fondations.

-
1. Giuliana Gemelli (ed.), *The Ford Foundation and Europe (1950s-1970s)*, Bruxelles, EIP, 1998 ; Volker Berghahn, *American and the Intellectual Cold War in Europe*, Princeton, Princeton University Press, 2001 ; Ludovic Tournès (dir.), *L'argent de l'influence. Les fondations américaines et leurs réseaux européens*, Paris, Autrement, 2010.
 2. Soit l'équivalent d'environ 10,4 millions de dollars constants.
 3. K. W. Worcester, *Social Science Research Council, 1923-1998*, *op. cit.*, p. 20.
 4. RAC, SSRC, Acc.2, S.1, SbS.74 « Committee on Comparative Politics ».
 5. Sur les données du financement du CPB et du CCP : RAC, SSRC, Acc.2, S.4, SbS.74, B.736, F.10667-10682) et RAC, SSRC, Acc.2, S.4, SbS.2, B.713, F.8587.
 6. Soit environ 2,4 millions de dollars constants.
 7. Environ 87 000 dollars constants.
 8. Glenn H. Utter, Charles Lockhart (eds), *American Political Scientists. A Dictionary*, Westport, Greenwood, 2^e éd., 2002, entrée « Herring ».
 9. Entre 5,5 et 6,5 millions de dollars constants.
 10. Entre 4,6 et 5,6 millions de dollars constants.
 11. Soit, respectivement, entre 8 et 10 millions (CPB) et entre 5,5 et 6,8 millions (CCP) de dollars constants.
 12. B. Karl, *Charles E. Merriam and the Study of Politics*, *op. cit.*, p. 136-137.

Du « temps de cerveau disponible » : le CASBS et ses fellows choisis

Les fondations financent le SSRC, mais aussi d'autres institutions comme le Center for Advanced Studies in the Behavioral Sciences (CASBS) de Stanford, ou encore le Survey Research Center (SRC) de l'Université de Michigan, hauts lieux du fonctionnalisme et du behavioralisme dans lesquels les auteurs de *PPPD* et de *PSVA* sont particulièrement bien accueillis.

Créé grâce à la Fondation Ford en 1954, le CASBS permet à des *fellows*, sélectionnés sur projet, de passer une année « en résidence », pour y mener leurs projets personnels. Centré sur les *behavioral sciences*, il favorise la socialisation et l'échange entre chercheurs de disciplines mais aussi de pays différents. Cette variété permet de faire aussi du CASBS une sorte de centre de formation continue pour chercheurs désireux de se perfectionner, par exemple, dans les méthodes statistiques qui connaissent justement durant la période un bouleversement majeur. L'informatisation naissante permet en effet de multiplier les données et outils statistiques disponibles pour des études « à la mode » behavioraliste. H. Daalder raconte par exemple comment c'est au CASBS qu'il découvre les ordinateurs, grâce à un autre *fellow*¹. De même, R. Dahl explique que c'est là qu'il a pu améliorer sa « compréhension de plusieurs aspects des mathématiques » et ce, grâce « à l'aide d'autres *fellows* en résidence cette année-là »². En bref, le CASBS est une sorte de « club académique » fonctionnaliste et behavioraliste, très bien doté, qui permet à ses résidents temporaires de dégager du « temps de cerveau disponible » pour leurs projets individuels, choisis par définition pour l'apport qu'ils peuvent représenter dans la consolidation des paradigmes du groupe.

Il est donc significatif de retrouver parmi ces *fellows* une forte proportion des auteurs de *PPPD* et *PSVA* : dix des vingt-cinq contributeurs y ont ainsi séjourné (certains deux fois), mais aussi sept autres membres du CCP ou du CPS (tableau 3).

Tableau 3. Séjours au CASBS pour les auteurs de *PPPD/PSVA* et les membres du CCP ou du CPS

Année passée au CASBS	Contributeurs <i>PPPD/PSVA</i> ou membres CCP/CPS
1955-1956	Lipset 1 (<i>PSVA</i> + CPS), Eisenstadt (CPS), Dahl 1 (CCP), Coleman 1 (CCP)
1956-1957	Almond 1 (CCP)
1958-1959	Grodzins (<i>PPPD</i>), Janowitz (CPS)
1959-1960	Rokkan 1 (<i>PSVA/PPPD</i> + CPS)
1961-1962	LaPalombara (<i>PPPD</i> + CCP)
1963-1964	Pye (<i>PPPD</i>), Coleman 2 (CCP), Verba (CCP), Linz (<i>PSVA</i>)
1966-1967	Rokkan 2 (<i>PSVA/PPPD</i> + CPS), Daalder (<i>PPPD</i> + CPS), Dahl (CCP)
1967-1968	Binder (<i>PPPD</i> + CCP)
1968-1969	Almond 2 (CCP)
1969-1970	Huntington (CCP)
1970-1971	Wallerstein (<i>PSVA/PPPD</i>)
1971-1972	Sartori (<i>PPPD</i> + CPS)
1973-1974	Lipset 2 (<i>PSVA</i> + CPS)

1. H. Daalder (ed.), *Comparative European Politics...*, op. cit., p. 235.

2. Robert Dahl, « A Brief Intellectual Autobiography », dans H. Daalder (ed.), *ibid.*, p. 72.

Mis à part M. Weiner, tous les coéditeurs de *PPPD* et *PSVA* (J. LaPalombara, S. Lipset et S. Rokkan) mais aussi les directeurs des *committees* afférents (G. Almond, L. Pye, S. Lipset et S. Rokkan) ainsi que les auteurs des contributions les plus souvent citées (H. Daalder, J. Linz, G. Sartori, I. Wallerstein) s'y retrouvent. Si l'on y ajoute les années de résidence des « maîtres à penser » du structuro-fonctionnalisme et du behavioralisme (H. Lasswell et P. Lazarsfeld en 1954-1955, D. Easton et T. Parsons en 1957-1958, etc.), on comprend que le CASBS ait pu jouer un rôle important dans la consolidation de ce groupe paradigmatique.

Le CASBS n'est bien sûr pas le seul point de rencontre et de fixation du groupe. On pourrait mentionner notamment le Survey Research Center (SRC) de l'Université de Michigan, qui sert de centre de formation aux méthodes d'enquête, à tel point qu'il a pu être considéré comme « La Mecque de la recherche empirique » et de l'« endoctrinement » behavioraliste, selon les propres mots de S. Rokkan¹. On pourrait aussi évoquer le rôle du Bureau of Applied Social Research (BASR) de P. Lazarsfeld (installé à l'Université de Columbia en 1939)². Cette extension de l'analyse, qui dépasse le cadre de cet article, confirmerait le rôle que les infrastructures de recherche américaines (et leurs ressources) ont pu jouer dans la constitution d'une communauté transnationale de pensée et de travail, qui s'objective durant cette période – entre autres – dans des ouvrages comme *PPPD* et *PSVA*.

La science normale du politique et les partis

L'analyse « internaliste » des savoirs est nécessaire, mais insuffisante pour comprendre comment certaines définitions des partis politiques sont devenues des « classiques ». Il faut replacer ces discours dans leur contexte social et historique de production, afin de comprendre de quelles ressources et capitaux disposaient plus spécifiquement le groupe de leurs auteurs. *PPPD* et *PSVA* ont ainsi été planifiés, conçus, produits et publiés au sein d'une configuration académique transatlantique qui dépasse leurs seuls contributeurs, et qui se caractérise à la fois par une communauté de pensée « paradigmatique » (combinant fonctionnalisme et behavioralisme) et par l'appartenance aux mêmes réseaux académiques institutionnalisés. Ceux-ci sont richement dotés grâce à l'appui des grandes fondations américaines et du SSRC, mais aussi d'institutions transnationales comme l'ISSC de l'Unesco.

Parmi les auteurs de *PPPD* et *PSVA*, certains cumulent un nombre particulièrement important de ces ressources, comme on l'a constaté s'agissant notamment de S. Rokkan, S. Lipset, G. Sartori, H. Daalder, J. Linz, ou encore J. LaPalombara : ce sont aussi les auteurs des pièces considérées comme « classiques » dans ces ouvrages. Les raisons de la différence de réception et de postérité de ces contributions doivent donc être cherchées à la fois dans l'*espace-sens* des discours (certaines appliquant plus systématiquement que d'autres les paradigmes du groupe) et dans l'*espace-temps* des rapports sociaux, certains auteurs étant mieux dotés que d'autres en capitaux académiques spécifiquement liés au groupe paradigmatique dominant.

Mais les auteurs de *PPPD* et de *PSVA*, en même temps qu'ils appliquaient « à la lettre » ces paradigmes, ont aussi contribué à les consolider, en les utilisant pour l'étude d'un des objets

1. Stein Rokkan, *Citizens, Elections, Parties. Approaches to the Comparative Study of the Processes of Development*, Oslo, Universitetsforlaget, 1970, p. 6.

2. Sur le BASR et P. Lazarsfeld, voir : Michael Pollak, « Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 25, 1979, p. 45-59 ; Michael Pollak, « Projet scientifique, carrière professionnelle et stratégie politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 55, 1984, p. 54-63.

les plus canoniques de la science politique : les partis politiques. Dans la « guerre de positions » que se livrent les chercheurs dans le champ académique (national ou international), la « conquête » de l'objet partisan par *PPPD* et *PSVA* constitue un trophée académique important, tant elle permet de compléter le tableau systémique et fonctionnaliste du monde politique. N. Gilman le souligne :

« Pour réaliser les ambitions behavioralistes d'Almond et Pye [...] les partis politiques avaient une importance particulière [du fait de] leur "fonction" de transmission des "impulsions issues de la société" vers les structures de l'État. »¹

En cherchant à inscrire cet objet dans les paradigmes qu'ils défendent, les auteurs rassemblés dans ces deux ouvrages contribuent à la consolidation du « groupe paradigmatique élargi » à la fois fonctionnaliste et behavioraliste.

Cette consolidation s'opère de deux façons. Dans l'espace des discours, *PPPD* et *PSVA* représentent une tentative réussie d'« annexion discursive » et théorique de l'objet partisan, en se l'appropriant *contre* des traditions antérieures, notamment les théories élitistes représentées par Gaetano Mosca ou Robert Michels ou les théories organisationnelles et institutionnalistes comme celle de Maurice Duverger. Dans l'espace social, cette affirmation des paradigmes fonctionnalistes et behavioralistes dans l'étude des partis permet au « groupe restreint » de *PPPD* et de *PSVA* ainsi que, par leur intermédiaire, au « groupe paradigmatique élargi » de s'opposer à d'autres groupes dans le champ académique. L'analyse de ces groupes concurrents dépasse le cadre de cet article, mais on peut évoquer l'exemple significatif de la rivalité entre Pendleton Herring et Carl Friedrich, qui passe à la fois par une concurrence académique directe (tous deux sont professeurs en même temps au « Department of Government » de Harvard) et par une divergence sur les méthodes de la *comparative politics* (comparatisme quantitativiste et « comportementaliste » pour P. Herring, contre institutionnalisme du « *comparative government* » pour C. Friedrich). Pour P. Herring et les membres des *committees* du SSRC, la rénovation, voire la « révolution » des sciences sociales passe par l'application des paradigmes fonctionnalistes et behavioralistes à l'étude de la politique, contre la vision institutionnaliste et descriptive de C. Friedrich et des tenants de la tradition politiste fondée sur le droit². Comme le résume ailleurs William Chambers, la conception et la définition des partis qui domine dans l'approche défendue dans *PPPD* et *PSVA* diffère des visions élitistes et institutionnalistes qui prévalaient jusque-là, dans la mesure où les partis politiques modernes sont analysés comme « des structures fondées sur des bases sociales élargies qui remplissent des fonctions politiques cruciales » et qu'ils ont « quelque chose de plus que de simples agrégats d'hommes partageant un certain point de vue »³. *PPPD* et *PSVA* ne sont ainsi que deux manifestations particulières de la vaste entreprise académique d'imposition des paradigmes fonctionnalistes et behavioralistes – et du groupe qui les porte – centrée ici sur l'un des objets les plus « classiques » de la science politique : les partis politiques.

Pourquoi s'intéresser encore à ce groupe et à ces paradigmes cinquante ans après ? Le fonctionnalisme et le behaviorisme ont été fortement critiqués et ils n'ont plus la place qu'ils occupaient dans les années 1960, quand ils s'affirmaient comme la « science normale » du

1. N. Gilman, *Mandarins of the Future...*, *op. cit.*, p. 135.

2. N. Gilman, *ibid.*, p. 117-118.

3. William Chambers, *Political Parties in a New Nation*, New York, Oxford University Press, 1963, p. 2.

politique. Il me semble néanmoins qu'on peut le justifier avec les mots de Michel Dobry commentant les savoirs produits par ce même groupe paradigmatique :

« De telles conceptions ne présenteraient aujourd'hui qu'un intérêt purement archéologique si l'on ne devait constater qu'elles ont marqué durablement et en profondeur les habitudes intellectuelles des politistes, sociologues ou historiens. »¹

De fait, les idées centrales de ces approches demeurent fortement ancrées dans notre espace-temps et dans notre espace-temps : elles informent toujours notre pratique de la discipline, malgré les critiques déjà anciennes dont elles ont pu faire l'objet².

Étudier la fabrication intellectuelle et matérielle des « classiques » de la science politique, comme ces ouvrages de « LaPalombara & Weiner » et de « Lipset & Rokkan », c'est donc prendre un peu de distance par rapport à des objets et à des auteurs « canonisés », mais aussi par rapport à des cadres de pensée naturalisés qui continuent d'informer nos manières de faire et de connaître. La sociologie historique et l'archéologie de ces savoirs peuvent nous y aider, à condition qu'elles soient menées ensemble.

— Francisco Roa Bastos —

Docteur en science politique, **Francisco Roa Bastos** a soutenu une thèse portant sur la reconnaissance juridique et la définition académique de la catégorie politique de « partis politiques au niveau européen ». Ses travaux se sont depuis orientés dans trois directions : une sociologie historique de la construction européenne, centrée à la fois sur les acteurs partisans et sur les acteurs académiques qui produisent les formes de connaissance de l'« Europe » ; une étude des théories portant sur les partis politiques, selon une double approche de sociologie des sciences et d'histoire sociale de la science politique ; enfin, un programme collectif de recherche sur les pratiques de légitimation du pouvoir et les théories de la légitimité politique au sein de l'Atelier légitimation. Il a notamment publié : « En finir avec le charisme ? », dans Vanessa Bernadou, Félix Blanc, Raphaëlle Laignoux, Francisco Roa Bastos (dir.), *Que faire du charisme ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 217-235 (ISP, Université Paris Ouest Nanterre, Maison Max Weber, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre cedex, <froabastos@gmail.com>).

1. Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1986, p. 18.

2. Bernard Lacroix, « Systémisme ou systé-mystification », *Cahiers internationaux de sociologie*, 58, 1975, p. 97-122.